

L'assiette disséquée

Our Daily Bread de Nikolaus Geyrhalter

Nicolas Gendron

Volume 27, numéro 1, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2009). Compte rendu de [L'assiette disséquée / *Our Daily Bread* de Nikolaus Geyrhalter]. *Ciné-Bulles*, 27(1), 30-31.

L'assiette disséquée

NICOLAS GENDRON

« **D**is-moi ce que tu manges, je te dirai... » qui l'a tué. Et comment. Dans quelles conditions. Avec quels instruments. Mais veut-on vraiment le savoir? Ainsi modifiée, la maxime prend une tournure clinique ou agressive qui n'incite qu'à moitié à la curiosité. C'est pourtant le présupposé de la trame tacite de **Our Daily Bread**, documentaire hors norme produit en 2005, et qui voyage depuis sur les grands écrans et dans les festivals au gré des audaces des programmeurs et des distributeurs. Parce qu'il n'y a rien de franchement vendeur dans l'envers du décor de l'industrie agroalimentaire, ici étalé sous nos yeux ahuris, sans ménagement ni compromis. Cœurs sensibles, laissez le pop-corn au vestiaire.

L'équipe du film a disséqué pendant deux ans, sur le territoire européen, le quotidien de ces entreprises aseptisées, de ces usines à nourriture, de ces serres industrielles si gigantesques qu'elles rappellent les entrepôts d'aéroport ou les bunkers des camps de concentration. À peine quelques escalas au grand air, dans les champs, où l'on ne respire guère mieux, comme en fait foi ce plan imprenable d'une plantation de tournesols d'un jaune pétant visité par un avion-citerne de produits chimiques qu'on devine dédiés à la performance. Mais la majeure partie du temps, on étouffe à l'intérieur, dans des grandes compagnies jamais identifiées ni situées géographiquement, évitant ainsi le piège d'un **The Corporation** alimentaire. Le procès d'intention, dont on reparlera plus bas, est ainsi renvoyé à la face du spectateur.

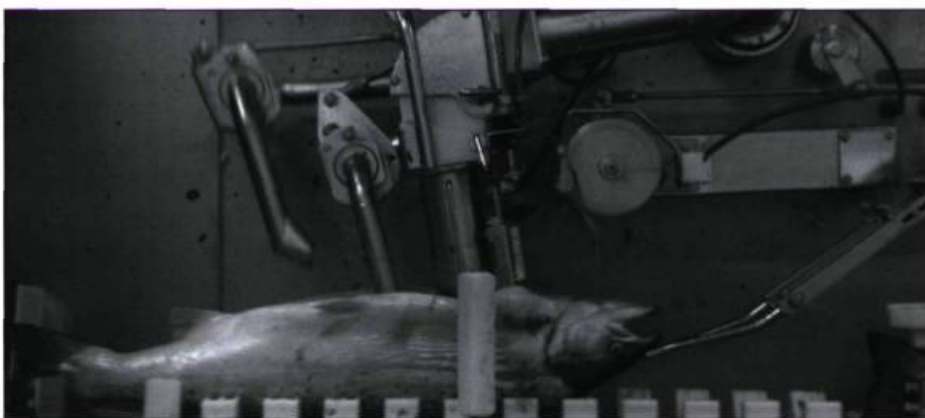
Mais avant d'aller plus loin, il apparaît nécessaire d'exposer la charpente première du documentaire : il se déroule dans un silence presque absolu. Quelques mots volés à l'heure de la pause, le bruit aliénant des machines et des engrenages, le cri des bêtes conscientes ou non qu'elles se dirigent à l'abattoir : rien pour déranger durablement la chaîne de travail ou le rythme de production. Qu'une œuvre comme **Le Grand Silence**, qui plongeait dans la profession de foi des monastères, se tienne loin de la fureur du bruit, on le comprend aisément; mais que les coulisses de ces compagnies probablement cotées en bourse, qui gèrent de surcroît ce qui se retrouve dans les assiettes de l'Occident tous les jours, se passent de mots, de musique et même de toute forme de narration a de quoi laisser sans voix. Ne cherchez pas la trace d'une narration scientifique à la *Découverte*, car ici les visées ne sont pas didactiques. Les images à elles seules se font les enseignantes d'une vérité crue, qui ne serait peut-être (légèrement) déformée que par le traitement éblouissant des couleurs vives qui deviennent criardes dans un univers si monotone. Aucun danger d'arranger les faits façon **Bacon, le film** ou **Le Monde selon Monsanto**; la vision de la caméra ne pouvant se permettre de verser dans un ton revancharde ou dans un manichéisme plat, les nuances n'appartiennent plus qu'à l'assemblage des images-chocs.

En l'absence de tout commentaire, le plus effrayant, dans **Our Daily Bread**, devient l'abstraction récurrente de certaines scènes qui, pour des fermiers ou des spécialistes

de la condition animale, paraîtront évidentes et sans ambiguïté. Alors que le néo-phyte verra l'utilité de certaines méthodes lui échapper et aura même du mal à mettre des mots sur des pratiques aussi répandues que l'insémination artificielle des bovins ou des truies et la castration des porcelets. De même qu'un veau qu'on accouche par césarienne amène son lot de questionnements, ou que des travailleurs dans les champs déterrent des légumes qu'on ne saurait identifier. Et serait-ce une mine de sel qu'on croit reconnaître par l'entremise de ces deux hommes qui descendent sous la terre dans un décor majestueux? À l'opposé, le cadrage est parfois si serré qu'il vaut mieux faire confiance à ses yeux plissés pour y voir clair : dans cet espace contigu où s'entremêlent membres et chairs, est-ce bien un veau qui se nourrit à une mamelle de sa mère? Tout est si irréel qu'on croirait presque, par moments, qu'il y ait eu arrangement. La mise en scène n'est plutôt que routine. On ne voudrait tellement pas qu'existent ces travailleurs déguisés en astronautes, avec leurs masques à gaz, actionnant leurs gicleurs de pesticides de tout acabit, qu'on les imagine descendus d'une autre planète. Le gars des vues est pourtant bel et bien en congé.

On n'énumérera pas ici tous les traitements inhumains infligés aux animaux ou même aux arbres (cet olivier auquel on fait une violence inouïe pour le dégarnir de ses fruits), car ils auront tôt fait de détourner les regards en temps et lieu. On se contentera d'évoquer ces poules pondeuses entassées sur des tablettes, le travelling en plon-

gée de ces minuscules enclos grillagés avec les truies et leur nombreuse portée, ces poussins qu'on balance négligemment et à une vitesse démentielle dans des boîtes, etc. Plusieurs reportages se sont déjà attardés, par le passé, à dénoncer ces pratiques excessives. Mais la particularité de cet essai filmique réside dans l'illustration de la mécanisation extrême du traitement des animaux. L'humain y est pour ainsi dire absent derrière sa machine et la précision de celle-ci qui découpe un poisson, un porc ou un bœuf en un rien de temps effraie. On a droit à une version contemporaine des **Temps modernes**, mais sans le décalage critique de Chaplin. Les travailleurs de ces usines à bétail vivent réellement un abrutissement désolant. Ils sont montrés à quelques reprises, face caméra, dégustant leur sandwich sans enthousiasme, puis retournant à leur besogne déshumanisée, insensibles au sang qui dégouline ou obsédés par leur définition de tâche, par la perfection de la marchandise ou par la géométrie des pommes dans leur panier.



Et le consommateur, où est-il dans tout cela? Nulle part, sinon devant l'écran. Entre estomac qui gargouille de consternation et moralité balayée par souci de profit plus que de survie, il appartient à lui seul de se positionner. Comme le film débute et se termine de la même manière, soit en balayant ou en désinfectant la boucherie du jour, Nikolaus Geyrhalter soupèse la facilité avec laquelle notre société dite civilisée parvient à s'en laver les mains et à tout recommencer le lendemain. Par sa nature d'expérience extrême, entre contemplation de l'horreur et indignation passive, **Our Daily Bread** repoussera le plus gourmand jusque dans ses derniers retranchements. ■

Our Daily Bread

35 mm / coul. / 92 min / 2005 / doc. /
Allemagne-Autriche

Réal., image et prod. : Nikolaus Geyrhalter
Scén. : Wolfgang Widerhofer et Nikolaus Geyrhalter
Mont. : Wolfgang Widerhofer
Dist. : Métropole Films